



VINCENT DODIN
VICTOR
ET SES DÉMONS

DDB *desclée
de brouwer*

Victor et ses démons

Du même auteur :

Comprendre l'anorexie, de Vincent Dodin et Marie-lyse Testart, Editions du Seuil 2004.

Guérir les addictions chez les jeunes, 100 questions-réponses, de Vincent Dodin, Editions DDB 2014.

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© 2015, Groupe Artège
Éditions Desclée de Brouwer
10, rue Mercœur – 75011 Paris
9, espace Méditerranée – 66000 Perpignan

www.editionsddb.fr

ISBN : 978-2-22006-585-4
ISBN epub : 978-2-22007-602-7

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

classes, l'enfance de Victor qu'elle croyait paisible, mais qui épiait ses jours malheureux. Lui s'est coulé dans son désir, comme le chat se love dans le creux douillet de l'entrejambe.

Et cette épée de Damoclès au-dessus de leur amour qui hantait les cauchemars de la mère et l'enfant depuis la prime enfance ! Aujourd'hui, elle est tombée, brutale, froide, impardonnable, irrémédiable et sa lame a coupé le lien.

CHAPITRE 2

Sur le chemin de l'enfer

Jeudi 19 avril

– Victor Lepuech !

Ses paupières sont lourdes comme des volets de plomb. Derrière ce rideau, un brouillard opaque occulte le présent. De cette brume, surgissent des lumières froides et aveuglantes qui défilent au rythme saccadé des roues du petit train du bois de Boulogne et le happent dans le tourbillon vertigineux de sa petite enfance. Oscar le gros nounours conduit le train. Les portières claquent. Il attend le sifflet du chef de gare. Ni sifflet, ni sifflement. Le train s'est arrêté. C'est une longue attente au milieu de nulle part. Une sirène de pompier s'éloigne. L'enfance se dilue dans le présent. Son monde enchanté a fait place à la brutalité des hommes. Les claques pleuvent sur ses joues. Il demeure paralysé et son corps inerte subit douloureusement ces violences.

« Des pieux me transpercent les bras. On m'a entravé. Et là, on me lacère les bras de coups de canif », pense-t-il avec effroi.

Il se remémore les supplices infligés par les Indiens : les chairs découpées en fines lamelles et les corps exsangues qui se meurent lentement. La douleur se dissipe. Le petit train redémarre, serpente à travers le bois à proximité du zoo et enchaîne les tours qui le ramènent à la gare de départ.

« Coucou maman ! » L'angoisse est exquise quand le train s'éloigne. Chaque tour est un nouveau départ. « Je te quitte

maman ! » Le bonheur des retrouvailles est intense et explose dans les éclats de rires de l'enfant. « Je te retrouve maman ; je te quitte ; je te retrouve ; je te quitte ; j'arrive, je repars ; arrive ; repars ; arrive ; repars ; Areu ! Areu !... »

Le train s'immobilise à nouveau. Victor guette le départ. Un bip strident retentit dans son wagon et l'arrache à son délire. Il parvient à lever les rideaux de plomb. Des blouses blanches se penchent sur lui. Il voit leurs visages de près. Ils ne sont pas très avenants. Mines fatiguées ; haleines de café mélangées au tabac ; brutalité des gestes. L'impatience se reconnaît au ton de leurs voix.

– Victor Lepuech, réveillez-vous !

Un jeune homme en blanc le secoue sans ménagement. L'angoisse l'étreint.

« Qu'est-ce que je fais là ? Vite, débrancher les fils ; m'arracher d'ici. » Paniqué, Victor s'agite sur son lit.

– Eh ! du calme !

Celui qui le domine est à peine plus âgé que lui.

– C'est quoi ce binz ! Je suis où ?

– Aux urgences de l'hôpital du Bon Secours.

– Et pourquoi je suis là ?

– C'est à vous de nous le dire. Les pompiers vous ont amené cette nuit. Alcool, shit, médoc : un beau cocktail pour s'envoyer à Paname !

– Laissez-moi sortir. J'ai horreur des hôpitaux !

– Oh là, tout doux mon beau ! On ne sort pas comme ça : un camion de pompiers, une voiture de police, trois infirmiers, deux médecins, scope, radios, prise de sang, perfusion... au bas mot, 3 500 euros aux frais de la collectivité. Ça mérite bien quelques explications.

– Je veux sortir tout de suite.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avançait.

Victor avait retrouvé Clémence à la gare. Ils avaient pris un bus qui les monta sur le causse et dressé leur tente à côté d'une borie qui servait de fosse d'aisance et refoulait des odeurs de pisse et d'excréments. Ils se disputèrent à ce sujet et tout partit en vrille : la beuh trop chère, l'alcool pas assez fort pour se défoncer, les conserves indigestes, le manque d'argent et le reproche, comme à l'accoutumée, de ne pas avoir assuré. L'un comme l'autre se défoncèrent à l'alcool et au shit et cette torpeur calma bientôt leurs instincts belliqueux. Tels des derviches tourneurs transis, ils dansèrent au rythme de la techno jusqu'au milieu de la nuit quand Clémence, épuisée, déshydratée, perdit connaissance au milieu des raveurs indifférents. Lui-même ne l'avait pas remarquée. Il fallut la vigilance des secouristes pour l'extirper de la foule, la brancarder jusqu'au poste de secours. La cellule d'intervention lui avait mis une perfusion et voulait l'envoyer aux urgences de Millau. Clémence ayant repris ses esprits refusa catégoriquement et tous deux se réfugièrent chez un ami aveyronnais de Victor. Il lui fallut deux jours pour se remettre sur pied pendant que lui, rongé par la culpabilité et l'angoisse, la veillait sans la quitter des yeux. Il ne fut soulagé qu'après l'avoir déposée dans le train pour Paris. Les événements s'étant ainsi enchaînés, il n'avait pas mesuré l'inquiétude de ses parents qui lui explosa à la figure quand il revint chez lui au petit matin du deuxième jour.

Le psychiatre sort le garçon de sa rêverie. Il invite sa mère à l'attendre dans le couloir. Victor est heureux de le voir. Un lien se noue entre lui et cet homme opiniâtre mais respectueux de ses choix.

- Vos études de commerce vous plaisent-elles ?
- Cette année, j'ai coulé. Je n'avais pas envie de bosser.
- Pourquoi le travail est-il devenu pesant pour vous ?

– Ceux de mon cours sont tous des intellos. Ça se voit à leur manière de parler ! Ils ont tout de suite la bonne réponse. C'est pas évident. Je suis le bolosse¹¹ de ma promo.

– Vous avez donc décroché des études ! Mais que faites-vous à la place ?

Le garçon sourit.

– Je fais la fête... Un peu trop ! Quand je bois, que je suis déchiré, je ne pense pas.

– Ces ivresses ! Sont-elles habituelles ?

– Je me prenais des mines partout et tout le temps. Un truc de ouf ! Mais je tenais bien !

– Vous est-il arrivé au détour de ces « défonces » de ne plus vous rappeler ce que vous aviez fait la veille ? Avez-vous commis des choses que vous avez regrettées ensuite ?

– Oui, des choses dont je ne me souviens pas et que l'on m'a racontées deux ou trois jours plus tard. Il y a des mecs qui m'ont tapé. Je ne me le rappelais même pas. C'était le trou noir, l'amnésie. Je me réveillais avec des bleus. J'ai couché avec des filles et je ne m'en souviens plus. Le pire, c'est que je disais que j'assurais. J'avais un pote avec qui je sortais, mais lui paraissait très cool. Et comme il m'entraînait dans ses sorties, je pensais que c'était normal. Et puis j'ai perdu énormément d'amis. Je me prenais la tête avec mes parents. Ils avaient l'impression que je les fuyais. Je ne supportais plus leurs remarques. Tout m'énervait. À la fin, je me suis aussi brûlé avec ce pote.

– Cet ami, c'est Tony ?

– Non ! ce sont mes parents qui mettent tout sur son dos. Depuis que je le connais, ils disent que j'ai changé ; mais on change tous à un moment. Les temps changent. Ils veulent toujours se mêler de ce qui ne les regarde pas. Mais ils ne veulent pas comprendre que c'est cool pour moi d'être avec

Tony. Eux, ils ont trouvé que le problème était là et point barre.

– J’ai cru comprendre que les vacances de Pâques avaient été très... chahutées !

– Ben ! Je me suis bien éclaté. Un soir, c’était la finale du top quatorze de rugby et je leur ai dit que j’allais dans un bar de Millau la regarder, alors que j’étais parti à une rave party sur le Larzac. J’avais donné rencard à ma copine, qui descendait exprès de Lille pour la teuf. Ils n’arrêtaient pas de m’envoyer des textos disant : « Rappelle-nous pour qu’on vienne te chercher. Passe une bonne soirée, etc. » ; et là ma batterie a lâché, mon téléphone s’est éteint et je ne suis rentré que deux jours après.

– Où étiez-vous ?

– Après la nuit sur le Larzac, j’ai dormi chez un pote. Y a eu une embrouille. Ça a pris du temps pour régler ça. J’y suis resté deux jours et puis je suis rentré à la maison.

– Et là, ça a été chaud ?

– Oui ! Ils avaient même appelé les keufs.

– Vos parents étaient peut-être en droit de s’inquiéter ! De quel œil voyaient-ils votre ex-copine ?

– Ils étaient trop relous. S’ils la croisaient avec moi, je me faisais jeter. Et puis ma cousine s’est mise sur l’affaire aussi. Elle a commencé à dire que si elle la revoyait elle prendrait cher. Ça m’énervait parce qu’elle se mêlait de mes affaires.

– Pourquoi s’occupe-t-elle autant de vos affaires ?

– Je ne sais pas. Tout a commencé sur Facebook. Ma cousine faisait partie de mes amis. Comme elle kiffe ma mère, elle lui a tout raconté.

– Ils avaient une lecture au quotidien de ce que vous faisiez. Tout le monde faisait intrusion dans votre jardin secret ! Vous n’aviez donc plus d’intimité ? Pourtant partir deux nuits sans donner de nouvelles pour revenir au petit matin ; vos parents

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

que nous avons eu aujourd'hui, vous avez fait des liens extrêmement importants : votre incapacité à trouver le bonheur et l'idée du retour de manivelle. Aussi n'excluez pas de poursuivre ce travail par la suite.

En sortant de son cabinet, Victor se dirige vers la gare. Un soleil magnifique inonde la Grand-Place de Lille. Il flâne dans les rues piétonnes en attendant le train qui le ramènera dans l'Aveyron.

CHAPITRE 3

« Bad trip »

Lundi 15 octobre

L'été est passé, catastrophique ! À Lille, Victor a retrouvé Tony et les autres avec bonheur. Il a abandonné les études de commerce pour préparer le brevet d'éducateur sportif. Mais la rentrée universitaire n'a été qu'une courte embellie qui s'interrompt avec l'arrivée de l'automne. Plus de quatre mois se sont écoulés depuis sa dernière rencontre avec le psychiatre. Victor n'imaginait pas être contraint de le revoir dans ces conditions. Au son de sa voix, celui-ci a deviné l'urgence de la situation. Aussi lui a-t-il proposé un rendez-vous le soir après sa dernière consultation.

Victor débarque dans la salle d'attente, blême, les traits tirés, avec de gros cernes bleus sous les yeux. Il n'a pas dormi depuis plusieurs nuits. Quand il se regarde dans la glace, un oméga creuse son front, signe qu'une profonde angoisse le taraude. Ses yeux ont perdu leur vitalité et le bleu délavé de son regard vide en dit long sur son désarroi. Son dernier client parti, le psychiatre le reçoit dans son bureau.

– Tout a commencé il y a environ quinze jours, tente-t-il de lui expliquer. Il devait être autour de trois heures du matin lorsque j'en ai ressenti les premiers effets. J'étais là, au milieu de ma bande, à faire tourner un *bang*.

Devant la mine dubitative du médecin, il se fend d'une explication :

– Une pipe à eau si vous préférez. Ça sert à inhaler la fumée de cannabis après l’avoir passée dans l’eau pour la refroidir. C’est comme prendre plusieurs verres d’alcool fort cul sec.

La soirée avait été bien arrosée. Victor éprouva tout d’abord une drôle de sensation à l’endroit du cœur, qui commença à s’emballer, et puis très vite la désagréable impression d’être dépossédé de sa pensée qu’il ne contrôlait plus. Il sortit discrètement prendre une douche ; discrètement n’est peut-être pas le terme approprié dans la mesure où il n’arrivait plus à marcher droit. Mais comme les autres étaient dans leur monde, personne ne le remarqua. Même allongé, tout autour de lui tanguait et il commença à avoir des nausées. Il maîtrisait de moins en moins la situation. Son cœur s’accélérait à un rythme fou. Il se disait qu’il allait s’arrêter. Malgré la douche, malgré le repos, le trip ne passait pas. Brusquement il entra dans huit mondes. On le baladait d’un monde à l’autre. Un cauchemar ! Dans chaque monde, plein d’images incohérentes passaient à toute vitesse. Ici une chaise volait, là des phrases dénuées de sens défilaient sans contrôle possible, ailleurs le vertige le prenait au-dessus de grands trous noirs. Il savait que ces mondes étaient mauvais. Le voyage dura peut-être deux heures. Son état s’aggrava. Les objets familiers valsaient autour de lui comme des météorites autour de la terre, qu’il devait esquiver sans cesse. Le monde d’après l’engloutit dans les abîmes d’un océan sombre peuplé de méduses géantes et autres animaux marins qu’il ne connaissait pas. Le suivant l’embarqua dans un vol plané au-dessus d’un défilé de canyons, de forêts, de collines, de rivières, à une vitesse vertigineuse. Celui d’après l’emmena à un train d’enfer dans des bolides sans freins sur des routes sinueuses et bordées de précipices.

Parfois il réussissait à revenir dans le monde réel. Il finit par ramper jusqu’à sa copine, mais elle aussi était bien chargée. Il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Une femme blonde, un peu ronde, qui porte des lunettes fantaisistes, les rejoint dans la salle de détente et s'affale dans le fauteuil. À peine si elle remarque sa présence.

– Pouf !, fait-elle. Trois quarts d'heure avec Chloé à la masser. Elle résiste, elle résiste la gamine. Que les os et la peau ; quelques muscles filiformes durs comme l'acier, mais j'ai fini par lever ses résistances. Maintenant elle dort comme un bébé.

Puis se tournant vers lui comme si elle le découvrait.

– Tiens ! Victor ; moi c'est Nadia, je fais équipe avec Robert.

Robert s'adresse à sa collègue.

– Je crois bien que lui aussi aurait besoin de tes doigts de fée pour s'endormir. Il a des fantômes qui lui agacent les orteils et lui font s'emballer le palpitant.

Son rire canaille est communicatif. Nadia et Victor rigolent de bon cœur de son humour.

Les mains de fée de Nadia ont chassé pour la nuit ses envies de cannabis. Victor s'est endormi d'un trait, tiré de son sommeil par la vie qui reprend dans le couloir. Quand Robert, terminant son poste par la distribution des médicaments avant la relève du matin, entre dans sa chambre, il est déjà debout.

– Alors, comment ça s'est passé avec Nadia ?

– Très bien. Je lui ai dit que j'avais souvent du mal à respirer, que j'étais bloqué.

Il lui montre sa cage thoracique.

– Et quand elle m'a massé à cet endroit, j'ai senti que j'arrivais à me libérer. Comme si je pouvais respirer normalement. Après elle a posé ses deux mains autour de mon cou. Elle a pris ma tête tout doucement pour la poser sur l'oreiller toute droite avec mon corps, et là je me suis senti protégé.

Victor a les larmes aux yeux à l'évocation de cet instant privilégié.

– Elle a mis ses deux mains autour du cou, comme on porterait la tête d'un bébé ! Pourquoi cela te rend-il triste ?

– Non, ça ne me rend pas triste, mais c'est une sensation trop cool !

– Cela me fait penser aux manipulations que la maman dispense à son bébé, se hasarde Robert. Lorsque tu parles de ta respiration qui se débloque, me vient à l'esprit le premier cri du nourrisson ; comme si cette émotion pouvait renvoyer à un blocage qui daterait de cette époque-là.

Mercredi 17 octobre

Les rituels des blouses blanches, les « pouls, tension », les prises de sang, les « on a bien dormi ? Comment ça va aujourd'hui ? », ont réveillé la boule d'angoisse qui ne l'a plus quitté jusqu'à l'arrivée du psychiatre. Comme la veille, la fourmilière des soignants grouille depuis neuf heures du matin et va encore le tarabuster jusqu'en fin d'après-midi. Pour passer le temps, Victor dessine machinalement des sigles calligraphiques. Il rêve de liberté, d'éclates entre copains, de shit, de Juliette malgré son amertume, de l'insouciance de Tony, de stratégies pour surpasser ses adversaires sur *World of Warcraft*. Il ne ressent plus les effets du manque, mais a des envies soudaines, intenses et irrépressibles, de shit ou de vodka, souvent après avoir essuyé un refus, une dispute ou une grosse frustration. Aussi réfléchit-il à la meilleure stratégie pour sortir au plus vite de ce piège de l'hôpital.

Il est arraché à ses rêveries par son psychiatre, qui débarque sans prévenir dans sa chambre, entouré de ses sbires : une

infirmière, son interne, l'étudiant boutonneux qu'il a claqué la veille, et deux autres blouses blanches qu'il ne connaît pas encore, mais aux allures empruntées de stagiaires débutants. La mine renfrognée, il siffle entre ses dents : « C'est pas un zoo ici ! » Mais le médecin, qui évolue en terrain conquis, s'approche de la table où traînent ses dessins.

– Est-ce que vous êtes un tagueur ? Votre dessin ressemble à un tag.

– Oui ! Ça m'arrive de taguer les murs.

– Comment s'est passée votre première journée ?

– J'ai toujours ce vide énorme. J'ai envie de crever, j'ai envie de disparaître plutôt que de continuer à vivre ça. Avec cette boule dans la gorge !

Victor est au bord des larmes. Seule « la cour du roi » lui donne la force de résister. « Le boutonneux et les autres seraient trop contents ! », pense-t-il.

– J'attends les repas. Entre deux il n'y a rien d'intéressant.

– Il n'y aurait donc aucun intérêt à rencontrer les soignants !

– J'ai l'impression de ne pas avancer ! De répéter tout le temps la même chose. Cette nuit, l'infirmier m'a tenu des propos trop zarbi : que mes ancêtres m'avaient transmis leurs angoisses, que j'avais incorporé un mort, que des fantômes venaient la nuit me tourmenter et que tous ces revenants m'empêchaient aujourd'hui de vivre. Si c'est ça mon problème, autant en finir tout de suite...

Un sanglot dans la voix interrompt son élan contestataire. Le psychiatre respecte son émotion, lui laissant le temps de se ressaisir.

– Qu'est-ce qui vous empêche de vivre ?

– Mon cafard.

– Votre cafard ? Et si ça n'était pas le vôtre ? Et si, comme le dit notre infirmier de nuit, c'était la dépression des autres que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'hôpital psychiatrique ! »

« Et mon père ! Comment le regarder en face ? », s'effraie-t-il. « Lui que j'ai maudit, que j'ai trahi, que j'ai tant déçu et qui m'a tant déçu. »

Trois nuits d'angoisse et de perdition, sans cannabis pour échapper à l'enfer, ni même d'alcool pour s'anesthésier. Il a laissé dix messages à Tony, qui ne lui a jamais répondu.

La sirène hurle dans le quartier. C'est mercredi midi. L'infirmière vient le chercher. Depuis le matin, il tourne dans sa chambre comme un lion en cage, s'interdisant de sortir de peur de le rencontrer. Ils longent « le couloir de la mort » inondé de sa lumière électrique jusqu'au bureau du psychiatre. Assis devant la fenêtre, la lumière du dehors floute les contours de sa silhouette. Dans le contre-jour, Victor ne distingue pas les traits de son visage, qui lui parvient sombre comme l'orage. Ne sachant quelle attitude adopter, il baisse le front, piteux, et s'assied sur la chaise restée vide.

– Nous avons bien conscience des soucis que vous donne Victor, affirme le psychiatre indifférent à son arrivée.

Son père ne l'a pas même regardé. Impassibles, les deux hommes discutent sur son dos. Son malaise en est décuplé.

– Oui, je suis vraiment à bout. Victor, c'est mon cancer. Il me bouffe. Le retour de vacances a été catastrophique. Quand j'ai vu ce qui s'était passé chez nous, c'est impensable ! Il est capable du pire. J'ai encore retrouvé une barrette de shit il y a huit jours. On retrouve des bouteilles vides dans les tiroirs de sa chambre. Tout ce qui était stocké dans ma cave, il a tout bu. Et puis il a tout retourné. Il cherchait de l'argent. Il a volé des bijoux, des montres. Il ne sait même pas me dire s'il les a vendus.

À son retour de Lille, Victor voulait son autonomie. Il était logé dans un petit appartement que nous avons aménagé dans

l'ancienne bergerie. Je lui ai envoyé mon épouse avant qu'on parte en vacances pour lui faire un ravitaillement complet. On était parti la conscience tranquille. Il la remerciait à genoux de lui avoir ramené tout ça, et puis à peine avions-nous le dos tourné qu'il est venu squatter la maison avec des clefs qu'il avait gardées en douce. En juin, il est allé chez mon père, qui a 74 ans. Il l'a bousculé, il a pris son carnet de chèques et lui a volé deux chèques. Il s'est enfermé dans les toilettes où il a son armoire à pharmacie. Il a piqué ce qu'il pouvait : VALIUM, LEXOMIL. Il est capable de tout ! Alors de rage, je suis allé le voir. J'étais prêt à le démolir. Mais quand je l'ai vu prostré dans un coin comme un petit animal, je n'ai pas pu. Je lui ai dit : « Tu vas te faire soigner tout de suite ». Il est allé deux fois aux urgences. Son médecin traitant lui a dit : « Victor, tu vas mourir si tu continues de la sorte ! » Il ne craint même pas la mort. J'ai tellement peur de le voir mourir.

Son père éclate soudain en sanglots. Sa souffrance se répand dans le bureau, aussi palpable que les effluves d'un parfum. Victor serre les dents, mais ne peut retenir ses larmes. Son psychiatre, touché par la souffrance du père, respecte un long silence. Le « Victor diabolique » de l'été est un autre lui-même que le garçon ne comprend pas. Il pleure. Il a honte. Il voudrait disparaître. Le psychiatre relance la discussion.

– Victor est dans une toxicomanie grave. Nous n'avons pas la prétention de tout régler. Et si on ne peut pas lui faire confiance pour le moment, j'aimerais que se renoue un minimum de dialogue entre Victor et vous. Ça pourrait être un point d'accroche, très ténu, très fragile, mais sur lequel vous tenteriez de tisser une autre trame relationnelle.

– La dernière fois je lui ai dit : on va faire l'effort de sortir ensemble. Il a volé une clef USB à deux euros dans le magasin. C'est une broutille, mais il l'a fait quand même. Il doit de

l'argent à tout le monde. J'avais tellement peur de voir les gens venir vers moi en disant « Votre fils est un voleur ! », que j'ai remboursé. J'étais honteux. Nous avons des coups de fil : « J'ai prêté 70 euros à Victor, j'aimerais les récupérer ». Et je banquais, je banquais. Vous n'imaginez pas combien d'amendes j'ai dû rembourser. À la maison, il nous volait sans arrêt des chèques dont on retrouvait les souches à droite à gauche. Au début, je croyais que c'étaient des dépenses de mon épouse, ou l'inverse, et puis il a fait de gros achats sur Internet. J'ai reçu un coup de fil de ma banque qui m'annonçait : « Vous avez fait plus de 1 500 euros de dépenses via Paypal en deux jours ». Il avait volé ma carte bleue pour son poker en ligne !

– Aujourd'hui je ne vais pas vous promettre monts et merveilles, mais je suggère qu'un autre dialogue se noue là tout de suite, dans cet espace ; tentez de renouer un lien alors que Victor est hospitalisé et que les problèmes que vous avez évoqués sont mis pour un temps entre parenthèses. Seriez-vous d'accord ?

Son père opine du chef, entrouvrant une porte dont Victor hésite encore à franchir le seuil. Ce dernier est soulagé quand le médecin l'inclut enfin dans la discussion.

– Approchez-vous, Victor.

Il avance sa chaise. Il a envie de reparler à son père. Il pleure à chaudes larmes comme un tout petit garçon.

– Je veux te dire que je t'aime très fort, Papa. Je pense à toi souvent. Je sais que tu souffres. Mais tu me manques.

Il redouble de sanglots. Tout le monde dans le bureau est bouleversé. Une larme perle au coin des yeux de son père, mais sa voix reste claire

– J'ai besoin que tu m'encourages. Je n'arrive pas à expliquer pourquoi je fais tant de mal aux gens que j'aime.

– Je ne t'ai jamais rejeté. Je t'ai toujours cédé.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

explication. Sa concentration est palpable. Les traits de son visage se sont creusés. Les yeux brillants, les pommettes rougies ont gommé toute trace de sa bonhomie habituelle. À l'évidence, il est là pour le convaincre du bien-fondé de sa théorie. Victor a envie de le charrier.

– C'est un peu zarbi votre théorie de la mémoire corporelle. Ça me fait penser au canular sur la mémoire de l'eau que mon père racontait quand il se moquait de son cousin chercheur. En même temps, ce que vous dites, c'est vrai aussi. Le vide, le trou sans fond qu'il faut remplir... Moi par exemple, je suis toujours contracté et je serre tout le temps les dents, comme si j'avais peur de me désagrèger.

– Chez les personnes « tout le temps contractées », la musculature du squelette pallie ce que nous appelons le « moi peau » défaillant. Grâce à la peau, on se sent exister à l'intérieur de cette enveloppe, on connaît les limites de son corps. Peut-être que les contractions musculaires vous recréent une carapace qui vous rassure.

– Là, je dois vous avouer que je décroche. Votre théorie du « moi-peau », ça me dépasse ! Des fois, je me demande où vous allez chercher tout ça !

Le psychiatre se gratte le crâne d'une façon bizarre, le bras gauche passé au-dessus de la tête, la main gauche derrière son oreille droite. Victor pouffe de rire. Le tic du « Docteur Maboule », qui ponctue ses efforts cérébraux les amuse tous. Celui-ci le considère d'un air dubitatif et conclut en retrouvant son sourire :

– Ouais ! C'est pas gagné, mais nous en reparlerons. En attendant, j'ai proposé un rendez-vous à votre mère la semaine prochaine.

Jeudi 1^{er} novembre après-midi

« Le moi peau » lui a quand même pris la tête. Victor profite de la pause du midi pour filer à l'anglaise et s'aérer les méninges dans les rues de Lille. Il longe la rue de l'hôpital jusqu'au jardin public, fermé des grilles rouges qui rappellent les jardins zoologiques. Derrière les grilles, des mères, leurs petits, des couples enlacés, des joggeurs, des hommes et des femmes seuls qui errent en proie à leurs pensées intimes. Il déboule à droite par la rue de Paris devant l'hôtel de ville pour rejoindre les rues piétonnes. Le soleil printanier et la douceur exceptionnelle du climat attirent une foule bigarrée d'étudiants et de Flamands retraités. Son instinct le mène sans le vouloir au croisement de la rue de Béthune et de la rue d'Angleterre. Sous le porche de la galerie des tanneurs, Milan, son revendeur occasionnel en l'absence de Tony, somnole.

– Comment ça va mon frère ?

Deux yeux bleus pétillants de malice accrochent son regard.

– Eh ! Mon frère. La rumeur court que tu vas décrocher.

– J'ai décroché, mon pote, tu peux le mettre au passé ! Et ta beuh aussi !

– Oh ! Mon frère, j'en ai reçu de la top pas plus tard qu'hier, de la pure venue tout droit du rif marocain. Une qualité, mon frère, que même Tony en est tombé sur cul.

Et devant son air dubitatif, Milan glisse une dose dans la poche avant de sa chemise.

– C'est cadeau, mon pote, offert par la maison Milan, lui dit-il avant de disparaître dans la galerie des tanneurs à l'approche des flics en civil qu'il a repérés de loin.

L'occasion est trop bonne après une éternité d'abstinence. Victor a envie de tester les effets de son sevrage et d'éprouver

ses capacités à rester dans la catégorie des fumeurs occasionnels. Il rebrousse chemin après avoir fumé son joint. La reprise des ateliers de l'après-midi ne l'excite pas vraiment. Comme il repasse par la place, son regard est attiré par la chevelure grisonnante d'un homme attablé de l'autre côté de la baie vitrée d'un bar. On dirait son père. Il converse avec une femme plus jeune.

Victor regagne l'hôpital. Sur le chemin du retour, lui reviennent, par flashes, les infidélités de son père et ses excès de boisson. Les souvenirs douloureux affluent : ceux de sa mère humiliée, les yeux gonflés et rougis par les larmes, les traits marqués par la souffrance ; ceux des disputes conjugales... Et toujours l'éternelle histoire du démon de midi qui jamais ne le lâche.

Sa mère arrivera demain par le train de nuit.

Vendredi 2 novembre

Sa mère, ivre de colère ; les reflets du soleil sur la lame ensanglantée ; son père ahuri, une plaie béante au cœur. Victor n'a pas subi une deuxième nuit blanche, mais son sommeil fut peuplé de rêves inquiétants qui ont écourté sa nuit, et lui laissent un malaise diffus. À onze heures, l'infirmière vient le chercher pour l'entretien.

– Le comportement de Victor empoisonne le climat familial. C'est Docteur Jekyll et Mister Hyde !

Sa mère attaque fort l'entretien.

– J'appréhende de le voir à un repas de famille parce que je sais comment ça va se passer. On voit Victor arriver en pleine forme et, l'instant d'après, on se rend compte qu'il ne va pas bien sans qu'on en connaisse la raison. Et là, je ne sais plus

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

injuste ! C'est toujours moi qui prends. À eux, vous ne leur dites rien, parce qu'ils ne perdent pas de poids...

Le médecin interrompt le tour pour débriefer son équipe. Les infirmières partent à l'assaut des trois boulimiques et les cuisinent avec tant d'opiniâtreté qu'elles dressent contre Victor une liste de témoignages à charge, qui le feraient passer pour un grand délinquant.

Le tour médical reprend. Le garçon s'est retranché derrière les écouteurs de son iPhone. Le psychiatre fait effraction dans sa chambre, blanc de colère. Il s'emporte dans une diatribe dévastatrice. Dès que Victor essaie de se défendre, sa colère se décuple et le cloue sur le lit. Il ne peut que subir son courroux. Le médecin lui confisque son ordinateur, son téléphone ; lui interdit les visites, les sorties ; le confine dans sa chambre le reste du week-end et, lorsque Victor demande à interrompre son hospitalisation, il le fusille du regard, pointe sur lui un doigt accusateur et menace :

– Un mois que vous êtes là à nous faire croire que ça progresse. Un mois que vous vous moquez de nous. Un mois que mon équipe s'use à vous aider pour vous sortir de ce borbier ! L'engagement que vous avez accepté nous lie, vous et moi. C'était la condition : vous vous engagez, nous nous engageons : vous, nous, jusqu'au bout. Pas de retour en arrière possible. Aussi, si vous persistez dans votre décision de sortir, je convoque vos parents ce dimanche s'il le faut et je mets tout mon poids dans la balance pour que la seule alternative à sortir de mon service soit un transfert dans un service de psychiatrie fermé, dans le cadre d'une admission sous contrainte.

Dans la foulée, le psychiatre sort son dictaphone de sa poche et d'un trait, dicte le certificat de soins à la demande d'un tiers.

« Je soussigné, certifie que Victor Lepuech, né le 22

septembre à Millau dans l'Aveyron et demeurant à Lille, souffre depuis un an et demi d'un trouble grave du comportement associé à une dépendance à l'alcool, au cannabis, aux jeux vidéo. Victor Lepuech se montre intolérant à la frustration, à laquelle il réagit par des passages à l'acte suicidaire. Il a présenté récemment un état de stress aigu, lié à la consommation de substances toxiques, s'étant manifesté par une décompensation anxio-dépressive majeure avec un syndrome confuso-onirique et un état de dépersonnalisation. J'atteste par ailleurs que Victor Lepuech réitère depuis quelques jours des comportements à risque qui mettent en jeu son pronostic vital.

J'atteste enfin de l'impossibilité pour Victor Lepuech de consentir à son hospitalisation en raison de son état psychiatrique actuel. Ayant constaté que son état impose des soins immédiats, assortis d'une surveillance constante en milieu hospitalier, je conclus que les conditions médicales prévues par l'article L 3212-1-II-1^{er} du code de la santé publique sont remplies pour prodiguer les soins sans consentement, sur demande d'un tiers, en établissement hospitalier spécialisé, conformément aux dispositions de la loi. »

Le psychiatre est lancé comme un train de marchandises en rase campagne. Plus rien ne peut arrêter la machine. Il n'a toujours pas repris son souffle lorsqu'il poursuit à l'adresse de son équipe :

– Vous demanderez à mon confrère de rédiger le deuxième certificat. Vous prévenez les parents de Victor. Vous les informez de la situation et du transfert sur l'hôpital psychiatrique de son secteur si Victor persiste à vouloir sortir. Si d'ici là vous rencontrez un problème avec ce jeune homme, vous me contactez sur-le-champ et vous appliquez la consigne des soins sous contrainte en faisant signer la demande du tiers par le cadre de

garde.

Le psychiatre le fixe dans les yeux :

– Je vous jure, Victor, que si vous ne vous tenez pas à carreau, j’irai au bout de ma démarche !

Puis il repart sans lui serrer la main. Ses pas retentissent dans le couloir. Anéanti par la violence de la scène, le garçon s’effondre dans son lit.

Mercredi 14 novembre

L’orage est passé et Victor n’a pas été transféré dans une « prison psychiatrique ». Depuis, il fait profil bas, mais pour supporter les privations de liberté, il a besoin de s’en prendre aux autres. En son for intérieur, il admet pourtant avoir mérité ce coup de semonce. Ses journées s’égrènent hors du temps, encadrées par les blouses blanches qui tentent d’imposer un semblant de discipline dans les rangs des malades, et les « psy » en civil qu’il ne sait trop situer. L’oisiveté interrompue par les quelques activités de la semaine lui évoque, hormis l’entraînement physique, le service militaire que les hommes de la génération de son père se racontaient. Dans ce lieu aseptisé, étanche au tumulte du monde extérieur, le défilé des nouvelles têtes est quotidien : étudiants d’un jour et stagiaires à la petite semaine, à peine dégrossis de leur adolescence, débarquent sans prévenir dans sa chambre. Ils pourraient avoir son âge, plus jeunes pour certains. Catapultés dans l’univers hospitalier, beaucoup sont tétanisés par les malades de psychiatrie. Ayant sur eux le pouvoir que lui confère son antériorité dans les lieux, il les observe évoluer dans son espace : mains moites, gestes brusques, joues rougies, dessous de bras auréolés de transpiration, attitudes guindées, émotions mal maîtrisées,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Louise se lève. On l'entend s'activer sur la table derrière eux. Avec un trombone, elle fixe sur le pli du drap, tout près des narines de Victor, un testeur papier imprégné d'une odeur de jasmin. Son interne distribue les mêmes testeurs à chacun. Tout le monde reprend sa position.

– À quoi cette odeur vous fait-elle penser ?

– À mon enfance. J'avais moins de quatre ans, c'est sûr. Il y avait une meuf qui venait s'occuper de moi le soir ; une Cambodgienne. Elle sentait bon. J'ai reconnu son odeur. Elle était toute douce quand elle me donnait le bain. La fille s'occupait de moi « à l'asiatique », avec lenteur, alors que ma mère était aux antipodes. Avec elle, il fallait toujours se dépêcher. J'ai repensé aux balades que l'on faisait sur le causse. Tous les dimanches, on allait marcher par tous les temps. Ma mère avançait super vite, et moi, je traînais derrière : « Attends-moi ! », je lui criais et il fallait toujours que je cavale pour la rattraper.

– Pourquoi votre mère ne pouvait-elle pas s'arrêter ?

Elle me dit toujours qu'elle n'a pas le droit de sombrer. Et moi, quand j'ai le seum, c'est comme si j'avais la peste ; comme si j'étais contagieux.

– Peut-être voit-elle dans votre souffrance sa propre détresse ?

– Dans ma famille, c'est le contraire : si ma mère va pas bien, c'est à cause de moi. C'est plus facile de dire que c'est ma faute.

Victor pleure sans bruit. À cause de la semi-obscurité, de la musique, des odeurs, de l'absence de confrontation directe avec ses soignants, il baisse la garde. Cet environnement de douceur l'autorise à aller gratter où ça fait mal et ses silences exhument des vécus douloureux.

– Victor ! à quoi pensez-vous ?

– J’ai peur de ne pas être à la hauteur. Je crois que c’est à cause de ma mère. Elle n’avait pas assez confiance en moi. Il fallait que j’en fasse toujours plus que les autres parce que mon père était mort. J’étais timide et il fallait que je fasse des trucs que même les gens qui ne l’étaient pas ne faisaient pas. Ma mère est une emmerdeuse !

Le garçon marque une pause.

C’est horrible de dire ça !

Une bouffée de chaleur le submerge. Le front rouge de colère et de honte, il hurle ces mots à la figure d’une mère fantasmagorique.

– Pourquoi est-ce horrible ?

– Mais parce que c’est dégueulasse de penser ça. Elle m’a fourgué plein de clés dans les mains pour se donner bonne conscience et se dire qu’elle a été une bonne mère. Mais à cause d’elle, je suis devenu un bolosse qui avance à deux-de-tens « parce qu’il le faut » ! On dirait que j’ai du plomb dans le corps.

Il laisse passer un long silence, le temps de maîtriser son courroux.

– J’ai honte.

– Vous avez honte de vous détendre ?

– Non, j’ai honte de penser du mal de ma mère. Je ne sais pas comment j’ai pu dire ça.

– Qu’est-ce qui est le plus honteux ? Le dire ou de le penser ?

– Le penser ! Depuis que je suis petit, j’ai la haine au fond de moi. Mais je ne pourrai jamais lui arriver à la cheville. Elle a tout affronté, tout vécu : perdre son mari, épouser son frère... Et elle continue.

– On se demande comment elle fait !

– Eh bien sincèrement oui ! Vous avez beau dire qu'elle n'a pas fait le deuil de son mari, elle a beau avoir des passages à vide, elle a tout reconstruit. Elle a tout géré sans se laisser démonter. Alors que moi, je n'arrive pas à avancer. Je suis bloqué.

– Qu'est-ce qu'il a dû en baver le petit garçon de l'époque !

– Je n'ai pas de souvenirs de mon enfance ! Je me rappelle juste de trucs pas cool : ma mère passant devant l'école maternelle à vélo. Et moi derrière la grille. Je la vois partir et je suis là enfermé derrière les barreaux.

– Je vous imagine à l'instant comme un tout petit bébé qui aurait besoin d'être cajolé par une maman ou un papa, mais une maman et un papa qui au fond d'eux savent que ce qui arrive à leur enfant n'est pas si grave.

Les sanglots le submergent et les larmes coulent le long de ses joues et mouillent le drap autour de son cou. La chaleur humide de ses larmes se fond dans la chaleur des couvertures et le rassure.

– Une maman ou un papa qui dirait « pleure, ça te fait du bien de pleurer ».

– Oui, mais ma mère ne veut plus ! Et mon père ne m'a jamais rien manifesté.

– Je crois que votre mère n'a jamais pu vous dire : « Pleure ! Ce n'est pas grave ».

Un brouhaha de l'autre côté de la porte rompt l'intimité de l'échange. Le psychiatre s'en saisit pour clore la séance.

– On se retrouve autour d'un café en salle de détente, lui propose-t-il en quittant la pièce.

Louise et son interne le « désenveloppent ». Elles lui frictionnent le dos. Le retour à la réalité est un peu violent. La lumière des néons l'aveugle quelques instants. Les images et les émotions s'évaporent comme un rêve, lui laissant malgré tout

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

circulation ne se fait plus. Tout est mort !

– Et si nous sortions de l’hiver ! Je vous propose de passer à la première odeur ; une odeur de printemps que l’on sent quand le soleil revient et que les filles sont belles, plaisante le psychiatre.

La chaleur de sa voix le réconforte. Son humour aussi, qui le sort de sa torpeur funeste. Il reconnaît l’odeur florale puissante et enivrante.

– Hum ! Ça sent bon. C’est du muguet avec ses belles clochettes blanches. C’est tellement parfumé ! J’adore ! Il y avait du muguet chez l’oncle de ma mère : un mur avec des mûres et, tout près, du muguet. Je revois le jardin. Je n’y pensais plus. C’était une maison dans le village du Minier ; une toute petite maison avec son petit jardin. Mon grand-oncle cultivait ses pommes de terre et des haricots verts aussi. Je le revois dans son jardin, ce grand monsieur avec ses cheveux blancs. Il avait un fort accent flamand. Il ne parlait pas beaucoup, mais il nous aimait bien. Sa femme était adorable, je la kiffais trop. Elle a eu sept enfants, mais elle en a perdu deux. Elle est décédée quand j’avais dix ans.

Il revoit les toits de lauze, les cheminées en pierre, la bonne odeur du feu de bois qui, dans la fraîcheur matinale du printemps, montait de la vallée. Le village du Minier coulait des jours paisibles au rythme de la rivière qui le traverse. Quoiqu’elle en dise, c’était un retour aux sources pour sa mère. Elle y avait ses racines. C’était aussi son temple païen quand, à la date anniversaire de la mort de son premier mari, elle y venait consulter les oracles. Ce grand-oncle lui avait appris la pêche à l’écrevisse. Un panier à fines mailles, une tête de poisson accrochée au fond et l’attente excitante à surveiller les crustacés s’avancer vers leur piège de ficelle. Victor relevait le panier avec l’énergie et la fierté du guerrier. Attraper les écrevisses entre le

pouce et l'index était pour lui un acte de bravoure que son grand-oncle supervisait avec autant de sérieux que de malice dans le regard. Puis le frisson final, l'ultime jouissance quand, de retour à sa maison, il les versait dans l'eau bouillante et qu'elles se lovaient pour finir rouge écarlate.

Ce souvenir le trouble parce qu'il réalise n'avoir jamais partagé ce genre d'activités avec son père, et que cela confirme le fossé qui les sépare. La séance d'enveloppement se poursuit. Chaque odeur proposée révèle un souvenir précis comme une photographie, puis déroule à sa suite le film d'une histoire enfouie. Victor revisite alors avec ses yeux d'adulte les recoins de son enfance où rôdaient encore des monstres devenus aujourd'hui inoffensifs. L'expérience l'étonne. Ses soignants l'entourent, bienveillants. Ils sentent la même odeur, partagent parfois leurs impressions. Il ne distingue que leurs ombres, mais leur présence l'apaise.

Sur la proposition du psychiatre, Louise substitue à l'odeur du muguet celle de la rose, qui lui rappelle sa grand-mère paternelle et son parfum. Il revoit le cercueil de sa grand-mère au milieu de sa salle à manger, et son père, debout, immobile, les bras croisés, qui le regarde anéanti...

Victor marque un long silence. L'évocation de ce souvenir lui est encore douloureuse.

– Deux ans après la mort de ma grand-mère, j'ai rêvé qu'elle sortait de son cercueil pour passer la journée avec moi. Le soir, elle est repartie dans son cercueil et moi je l'ai accompagnée. On s'est endormis tous les deux comme ça. Ce rêve m'a marqué. Quand je me suis réveillé, j'avais réellement l'impression d'avoir passé la journée avec elle. Je la voyais vivre alors qu'elle était morte depuis deux ans.

Éprouvé par ces funèbres souvenirs, Victor frissonne de

froid et d'effroi malgré la chaleur des couvertures. Il se souvient de la dame des pompes funèbres qui arrangeait le visage de sa grand-mère. Le chaton était enfermé dans la buanderie. Il miaulait. Son père était perdu, avec le regard d'un fou, comme tourné à l'intérieur de lui.

« Il y a des fantômes qui lui agacent les orteils et lui font s'emballer le palpitant. » Il croit entendre le rire canaille de Robert le jardinier. Mais ceux qui peuplent son histoire sont drapés du manteau de la folie, ce qui les rend plus effrayants encore et les élucubrations des psys prennent dans ces enveloppements tout leur sens.

– J'ai peur de la mort, de la mienne, de celle de mes proches. Mais comment fait-on pour vivre avec ça ?

– Qu'est-ce qui permet de composer avec la mort, si ce n'est la nécessité de laisser une trace de son passage sur terre, sa marque, son enfant ? Pas simplement un enfant de chair, mais quelque chose que l'on crée et qu'on lègue à l'humanité. L'exemple du virtuel, où tout se construit et s'efface avec une rapidité déconcertante ! N'est-ce pas se donner l'illusion de vivre sans quitter l'écran ? Mais ne pas être dans la vie réelle, c'est peut-être rester dans l'antichambre de la mort.

Jeudi 3 janvier

Victor est encore chamboulé par l'enveloppement de la veille. Rien ne lui laissait pourtant présager ce débordement de souvenirs aussi lugubres. L'attente de sa sortie le fige dans un entre-deux inconfortable. Son impatience, mêlée à l'angoisse du dehors, réveille ses addictions. Se contentant de la nicotine, il tourne dans les couloirs, incapable de se poser dans sa chambre. Il a déjà fait cinq descentes pour fumer sur le trottoir à l'entrée

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'une tâche infamante.

Plus tard, Marcel, le fils aîné de Maturin Blondeel, a épousé Berthe, la fille aînée de Sophie Jacquemin. Marcel et Sophie sont donc mes grands-parents. Élevés ensemble, ils étaient, pour ainsi dire, frère et sœur « de lait ». Je n'ai jamais compris pourquoi, dans ma famille, les générations qui s'y sont succédé y ont toujours vécu recluses. Mais la honte transpirait de nos murs sans qu'aucun mot n'ait jamais été prononcé. Je revois encore notre ferme fortifiée sur le plateau surplombant le Minier. Les terres arides où étaient parqués les moutons avant la transhumance, la grange à foin, la bergerie, le corps de ferme, les murs imposants montés avec de grosses pierres en grès rose, les toits de lauze et la grande enceinte qui protégeait la ferme. Les molosses qui gardaient les bâtiments dissuadaient les étrangers de pénétrer et les rares visites n'étaient jamais bienvenues. L'atmosphère y a toujours été pesante. Retranché derrière les murs de la forteresse, on ne se parlait pas, on ne sortait pas, on ne dépensait pas. Ma mère comptait, recomptait son argent. Le travail à la ferme primait sur l'école. On ne s'encombrait pas de sentiments. Ma famille a toujours vécu cachée et sans confort, loin des hommes et de la civilisation. Mes arrière-grands-parents, Maturin Blondeel et Sophie Jacquemin, sont morts avant ma naissance. Mais j'ai connu mes grands-parents paternels : Marcel, le fils de Maturin et Berthe, la fille de Sophie. Leur union a scellé le nouveau socle familial. La famille s'est alors reconstruite sur un mode défensif. Ce mariage a constitué la clé de voûte de cette forteresse familiale.

– Marcel Blondeel et son épouse Berthe ont donc construit des défenses contre les menaces du monde extérieur.

– Je le pense et le ciment de leur couple n'a jamais été l'amour. Ils avaient avant tout un intérêt commun : faire fructifier le capital de leurs parents. Ils ont multiplié leurs terres,

développé l'élevage de brebis, pris des parts dans la coopérative de roquefort. Et ils ont mené une vie austère, quasi ascétique, loin des plaisirs et des tentations.

À la déclaration de la Seconde Guerre mondiale, Marcel Blondeel, mon grand-père, a échappé à la mobilisation, puis au service du travail obligatoire. Ils ont vécu la guerre en autarcie, sans conscience de ce que le monde vivait.

– Et votre père ?

– Mon père était l'aîné de sept enfants. Il est mort il y a quinze ans. C'était un homme intelligent, mais qui n'avait pas fréquenté l'école. Il a vécu dans le giron de sa mère et a travaillé sous les ordres de son père. Un temps, il y eut quatre générations qui ont vécu ensemble au sein de cette forteresse. Mes parents se sont mariés très jeunes. Le mariage avait été arrangé. Ma mère, Suzanne Dupire, était une cousine germaine de mon père.

Un voile de nostalgie passe sur le regard de la mère et dessine sur son visage un sourire mélancolique. Elle sort de son sac une photo de son père. Sur la photo de mariage, il est plutôt bel homme, grand, souriant. Il ressemble à un acteur américain.

– Je crois qu'il n'a jamais pu laisser s'exprimer toutes ses potentialités.

La mère marque une nouvelle pause, prend une grande inspiration, comme bloquée dans son élan narratif. Victor capte immédiatement sa tristesse. Son regard s'embrume. Elle poursuit d'un trait :

– Ma mère ne m'a pas aimée et je n'ai pas aimé ma mère !

Elle regarde son fils, apeurée, semble quémander son indulgence.

– Je suis l'aînée de trois. Je peux dire que nous avons été élevés à la dure, sans confort et dans des conditions austères ! L'hiver, le froid givrait les vitres de ma chambre. Il n'y avait pas

de chauffage. Ma mère récusait la médecine moderne. Elle ne faisait confiance qu'à la nature et aux remèdes de grand-mère. Quand nous étions malades, elle nous emmenait chez Germaine, la rebouteuse du village, qui nous soignait par les plantes et les incantations.

Victor revoit la maison à la lanterne des morts ; celle où sa mère le traînait tous les ans à la date anniversaire de la mort de son père. À sa date d'anniversaire aussi. Plusieurs générations de guérisseuses s'y étaient succédé. Elles se transmettaient leurs savoirs de mère en fille : coupeuses de feu, faiseuses d'anges, accoucheuses. Elles soignaient les fluxions de poitrine et les verrues par un mélange de décoctions et de prières. La pénombre, l'odeur des cierges, les images pieuses et les photos des morts éclairées par la lumière vacillante des bougies, les animaux empaillés, les couleuvres, les insectes, les créatures diverses conditionnées dans leurs bocaux de formol, tout cela créait cette ambiance singulière, à la fois mystique et ésotérique, qui inquiétait tant le petit Victor.

– À seize ans, j'ai attrapé la gale, poursuit sa mère. La guérisseuse m'a mal soignée avec ses onguents. La gale s'est propagée sur l'ensemble de mon corps et sur mon visage. J'ai été couverte de croûtes et de pustules, et défigurée pendant trois mois. Je faisais des poussées de fièvre au-delà de 40°. Ma mère a refusé d'appeler le médecin. Je suis restée plusieurs jours entre la vie et la mort et puis j'en suis réchappée par miracle. Je me souviendrai toujours du premier jour où je me suis levée de mon lit. Je suis descendue dans la salle à manger et, en passant devant le grand miroir, j'ai été anéantie à la vue de mon visage ravagé. Cela a duré des semaines avant que je ne redevienne présentable. Je n'avais même pas la compassion de ma mère, qui me répétait : « que tu es devenue laide, ma pauvre chérie ! ». J'ai sombré dans la dépression. Je ne sortais plus, passais des heures

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avoir quatre-vingt-dix-sept ans. J'ai traversé le siècle en étant témoin de beaucoup d'événements que plus personne ne connaît au village. Oh !, sans doute persistera-t-il encore bien des mystères. Mais, tu as raison, le moment est venu que je te parle avec franchise.

Jeannette réfléchit un long moment, cherchant l'amorce de son récit. Elle se racle la gorge, crache dans son mouchoir et, après s'être essuyé la bouche, poursuit.

– Dans la région, les gens étaient tous de fervents catholiques et les Aveyronnais ont longtemps voué un véritable culte au maréchal Pétain.

– L'homme qui prônait les valeurs « du travail, de la famille et de la patrie », lui dit-il en référence à ses cours d'histoire.

– Oui, et en ce temps-là, tous les écoliers chantaient avant de rentrer dans les classes : « Maréchal, nous voilà ! ». Je connais encore les paroles par cœur.

Jeannette pousse alors la chansonnette de sa voix cristalline et un peu éraillée.

– Et Joséphine Bonlouis ? La connaissais-tu ?

– Oui, Victor, et j'y viens ! Joséphine avait le même âge que moi. On ne lui connaissait pas de famille. Je l'ai connue quand elle était bonne d'enfants chez les Tournefer. C'était une fille très belle et délurée avec ça ! Ouh ! là là !

Jeannette, d'un air plein de sous-entendus, secoue la main pour appuyer ses affirmations.

– Elle était blonde, les yeux bleu clair magnifiques, des formes généreuses. Pour sûr, elle n'était pas originaire de l'Aveyron. Moi, je la croisais parfois au jardin public. J'y menais mon petit frère et elle, les marmots qu'elle gardait. Je te le dis ! Les hommes avaient la langue qui traînait par terre quand ils la voyaient. Et les femmes, mon pauvre, elles lui auraient volontiers arraché les yeux tellement elles en étaient jalouses.

Pourtant elle était gentille, même si elle avait son franc-parler. Ah oui, ça, elle n'avait pas sa langue dans sa poche ! Et si un vicieux la regardait avec trop d'insistance, elle lui rabattait son caquet en deux temps trois mouvements. Elle était toujours coquette et portait des tenues légères dès les premiers rayons du soleil. Moi, j'aurais payé cher pour être aussi belle que Joséphine. Et puis un jour, elle a donné son congé à la famille Tournefer pour faire danseuse au cabaret « La Cardabelle », qui était situé au 18 de l'avenue Victor Hugo, derrière la cathédrale et à 200 m de la garnison. C'est là qu'elle a rencontré Charles-Édouard Lepuech, ton arrière-grand-père. Il était soldat et devait passer caporal. Il n'était pas vilain dans son bel uniforme et avec ses galons. Mais il possédait surtout la richesse, les terres et la position sociale. Je crois que Joséphine a vu en Charles-Édouard le parti qu'elle pouvait en tirer pour se hisser au-dessus de son rang. Le charme de l'une, l'argent de l'autre et la fête ont constitué un mélange explosif. Jusqu'à la fin de son service militaire, on ne voyait plus qu'eux en ville. Main dans la main, corps contre corps, bouche contre bouche... De vrais tourtereaux qui se moquaient bien du qu'en-dira-t-on. Mais le retour à Castelnau a été une autre paire de manches. Charles-Édouard a ferrailé ferme avec sa mère pour faire venir Joséphine au château. Lui qui, avant son service militaire, avait vécu accroché aux jupons de sa mère, épousa Joséphine en cachette le jour de ses vingt et un ans et l'imposa à sa famille. Joséphine mit au monde ton grand-père, Boniface Lepuech, et puis, l'année d'après, la guerre éclata et Charles-Édouard fut mobilisé. En tant que caporal, il était dans les premiers bataillons à partir au front ; parmi les premiers soldats aussi à être fait prisonnier.

Jeannette marque une pause pour rassembler ses esprits.

– Mais à l'automne 42, les Allemands débarquent à Rodez. Les officiers installent leur mess à l'hôtel Broussy, les bureaux

de la Gestapo dans un hôtel particulier de la rue Grandet et leurs cantines place du Bourg. Alors que nous subissons le rationnement, les Allemands mènent la grande vie. Grâce aux fermes alentour, le marché noir se développe, mais la présence allemande commence à susciter de plus en plus d'hostilité. Les Allemands sont restés plus de deux ans à Rodez. Pendant ce temps, la résistance s'est organisée. À partir de 1943, beaucoup de réfractaires au S.T.O. et de fuyards enrôlés en Allemagne sont entrés dans la clandestinité. Ce fut le cas de ton arrière-grand-père, Charles-Édouard Lepuech ! À son retour d'Allemagne, il intégrera le maquis Roland, qui a installé sa base à Azinière. Et si on l'aperçoit parfois dans la région, il ne reviendra au château qu'à la Libération.

Azinière est un petit village sur la route de Millau, à treize kilomètres de Castelnau. La seule originalité de cette bourgade sans grande notoriété est la montagne de cailloux concassés qui en masque l'entrée. C'est un lieu où l'on ne s'aventure guère et dont la banalité, l'ennui et la capacité à se faire oublier ont sans doute dû motiver le choix des maquisards. Jeannette poursuit.

– Les Allemands ont quitté Rodez le 18 juin 1944. Je m'en souviens comme si c'était hier. À 5 heures du matin, j'ai entendu un branle-bas de combat dans la rue. Ils sont partis avec leurs blindés en direction de Pont-de-Salars et de Millau. Ils ont été pris en embuscade par les maquisards au bois des Tries, à Saint-Léon et au bois du Four. En représailles, ils ont tué plus de 30 partisans à Sainte Radegonde. C'est le maquis Roland, avec ton arrière-grand-père, qui libéra Millau le 22 août 1944.

Jeannette interrompt son long monologue. Victor perçoit l'intensité de son émotion derrière le timbre perlé de sa voix. Malgré la chaleur et son effort de concentration, elle ne transpire pas ; sans doute parce que les vieux ne transpirent pas. Ses traits n'en sont pas moins marqués par la fatigue. Ses rides

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

CHAPITRE 8

Le secret de Joséphine Bonlouis

Mardi 7 mai

Victor roule sur l'A25 en direction de la côte. Il a reçu la semaine précédente un acte notarié qui a bouleversé la famille. C'est son père qui le lui a faxé. Il fait état de la succession *ab intestat* de Joséphine Bonlouis ; un mot barbare pour désigner la succession « de celui qui n'a pas fait un testament ». Dans ce contexte de thérapie familiale, la nouvelle a fait l'effet d'une bombe. Joséphine Bonlouis ne s'était donc jamais suicidée et n'avait pas non plus fini ses jours à l'hôpital psychiatrique. La mort de Joséphine remonte à trois mois. Le notaire avait prescrit une recherche d'héritiers auprès des Archives généalogiques de France et de Navarre, une société spécialisée dans cette activité. Un rendez-vous est programmé avec le notaire le mois prochain, mais son père lui a demandé d'aller là-bas en éclaireur. Il n'a pour toute indication que l'adresse de Joséphine : villa Lutétia, 15 avenue Clemenceau à Wimereux, dans le Pas-de-Calais. Il quitte l'autoroute. La route surplombe la mer avant de descendre jusqu'à la station balnéaire. De l'autre côté de la Manche, les falaises blanches de Douvres se dessinent si nettement qu'on distinguerait presque les silhouettes des voitures. En bas de la côte, il découvre la ville et sa digue. Une large bande de sable et de galets descend doucement jusqu'à la mer. Les bâches d'eau reflètent la couleur opaline du ciel. La mer d'un vert clair et opaque est encore agitée par la tempête de la veille. De belles

villas aux couleurs pastel bordent la digue dominée par le grand hôtel repeint en blanc. Il se dirige lentement vers la plage et tombe sur l'avenue Clemenceau. Le numéro quinze est à l'angle de la rue, face à l'école de voile. Il appréhende de découvrir de nouveaux secrets et remet sa visite à plus tard. Il continue sa route jusqu'à la descente des bateaux. Plusieurs tracteurs sont descendus sur la plage, ainsi que deux 4x4.

« Je ne savais pas qu'on pouvait rouler sur la plage. »

La mer est si loin qu'elle a découvert des zones de rochers et des parcs à moules. On devine les cueilleurs près de leurs véhicules charriant de lourds sacs dans leur coffre. Sans hésiter, Victor s'engage sur le sable dur, gagné par la sensation de liberté. Il s'imagine dans le désert. Les roues adhèrent au sol comme sur le bitume. Un char à voile le croise à bonne allure. Il roule en direction d'un tracteur rouge qui tire une longue remorque où sont rangés des petits voiliers. Les véhicules remontent vers la digue. À son approche, un groupe d'enfants s'excite. Victor leur fait des signes au moment où les roues de sa voiture s'enfoncent dans le sable mou. Il est planté sur le banc de sable ! Toute tentative l'enlise davantage. À une centaine de mètres en contrebas, l'eau remonte déjà. Les parcs à moules sont peu à peu immergés. La vitesse de la marée montante le surprend et l'affole. Il sort de la voiture, court sur la plage en direction du tracteur. Il reconnaît un vieux Massey-Ferguson. Une jeune femme rousse le conduit, tirant derrière elle les bateaux. Arrivé à son niveau, il lui demande de l'aide. Elle le traite de « connard » et poursuit sa route, non sans lui avoir lancé le regard le plus méprisant qui soit. Elle s'éloigne.

« Quelle pouffe ! »

Victor s'entête à vouloir sortir sa voiture de ce borbier. Les roues s'enfoncent jusqu'aux longerons. L'eau n'est plus qu'à quelques mètres. Humilié, dépité, des larmes de rage et

d'impuissance lui montent aux yeux. La rousse revient en conquérante chercher les autres bateaux. Les enfants rentrent à la base nautique. Au passage, chacun y va de son commentaire. Déjà les premières vaguelettes lèchent le bas de caisse. Il lui barre la route ; la supplie de l'aider. Elle l'envoie péter.

– Pas le temps ! Suis responsable d'enfants, pas des petits merdeux qui jouent le kakou avec leur bagnole sur la plage !

Elle remonte les derniers bateaux. L'eau entoure presque la voiture.

« Une caisse qui m'a coûté un bras », se désespère-t-il.

Il tape du poing sur le capot en essayant de retenir ses larmes. Le tracteur revient vers lui. Victor ne l'a pas aperçu de suite. Sans un mot, la conductrice accroche son filin à l'anneau de traction de sa voiture et la tire sans ménagement jusqu'au sable dur. Elle remballé le matériel puis remonte sur son engin en lui criant à la volée :

– Tu ne sais pas que la plage est interdite aux voitures de tourisme ! C'est pas une autoroute ici. Vous, les kakous, vous emmerdez tout le monde avec vos conneries !

La fille doit avoir son âge. Engoncée dans sa combinaison isotherme, elle est à l'évidence la monitrice du club de voile. Rousse, les cheveux en bataille, le visage parsemé de grains de beauté ; ce ne sont ni la gentillesse, ni la beauté qui l'étouffent.

Victor sort penaud de la plage et se dirige vers l'avenue Clemenceau, une rue parallèle à la mer. Il se gare à proximité du numéro quinze. Sur la façade, un bas-relief dessine une mouette sur un fond rouge ainsi que le nom « Lutétia ». C'est une drôle de maison : un édifice biscornu construit dans un mélange de pierre et de béton, avec des demi-niveaux et une tourelle adjacente. À l'angle, un bow-window ouvre sur la mer et donne sur une terrasse à 1 m 50 au-dessus de la rue. Les toits et les boiseries s'enchevêtrent dans une architecture complexe. La

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

coordinateur, Roland, un gars vraiment bien qui lui a donné envie de rejoindre son équipe. Ici, il finit de régler les affaires courantes et organise son déménagement. Son stage débute dans une semaine. Ce matin, il a mal à la tête et les yeux dans le vague, car il a fêté son départ de Lille. Le patron de la Faluche lui avait réservé sa salle à l'étage. Tony, Clémence, Juliette et les autres, tous ses amis étaient au rendez-vous pour lui dire au revoir. Même Laetitia a fait le déplacement avec Charlie, Maryvonne et Julien, le petit joueur d'accordéon qui a mis le feu à la fête. Annabelle avait profité d'un passage à Paris pour y faire un saut. Seule Lorène, encore à Hô-Chi-Minh-Ville, manquait à l'appel. Ce matin, il a le cœur gros.

« C'est dur de quitter le Nord ! »

Le psychiatre le sort de son cafard. C'est la dernière fois qu'il pénètre dans son bureau. Décidément, c'est plein de « dernière fois ». Il jette un regard circulaire sur la pièce avant de s'asseoir dans le fauteuil face au médecin.

– L'hôpital était devenu ma deuxième maison, lui dit-il sur le ton de l'humour, et votre équipe, ma deuxième maman !

– Pour que la plage existe, il faut que la mer se retire, lui répond le médecin du tac au tac.

Victor lui rapporte les derniers événements : son séjour à Wimereux sur les traces de Joséphine Bonlouis, la légende du colibri, son départ prochain pour la ferme école des enfants rebelles sur le Larzac.

– J'ai fait du chemin depuis notre première rencontre ! C'était cool de vous avoir. Aujourd'hui, beaucoup de portes s'ouvrent devant moi et je vous en remercie.

Le psychiatre sourit. Victor croit lire dans ses yeux de la satisfaction. Sans doute pensent-ils à la même chose : le premier entretien durant lequel le garçon se murait dans son mutisme pendant que sa mère s'épuisait à parler à sa place.

– Qu’est-ce qui a changé depuis notre première rencontre selon vous ?

Victor marque un temps pour réfléchir à la question qu’il a déjà retournée plein de fois dans sa tête depuis son retour de Wimereux.

– Tout d’abord l’intime conviction que je vais mieux. J’ai lâché le shit, l’alcool, les nuits blanches sur la toile. J’ai des projets qui me tiennent à cœur. Les rapports avec mes parents ont évolué positivement. Ils poursuivent leur thérapie de couple à Rodez et je crois que ça joue beaucoup. J’ai pris du recul vis-à-vis de ma mère. Elle n’est plus ma bouée de sauvetage dans le naufrage de mes angoisses.

– Ni votre Titanic, le coupe-t-il avec ironie.

Acquis à son propos, Victor rit et poursuit :

– Elle aussi a changé. Elle sait maintenant me faire confiance. Et puis ma relation à mon père a beaucoup évolué. Aujourd’hui, il prend sa place. Dans nos recherches sur notre histoire familiale, il m’a considéré comme un vrai partenaire, d’égal à égal. Par la suite il m’a aidé pour rédiger mon mémoire et ma lettre de motivation pour mon stage. C’est fou ce que ça change d’exister dans le regard d’un père ! Et puis leur couple s’est bonifié.

Il dit cela en souriant. Le psychiatre le regarde, intéressé, et l’invite à préciser sa pensée.

– Ils ont gardé leurs défauts, mais ils sont plus tendres l’un envers l’autre. Ma mère n’hésite plus à lui prendre la main ou à lui montrer son affection. Lui est toujours aussi bolosse dans ce cas-là. Il me fait rire. Mais la dernière fois que je suis passé chez eux, il lui avait ramené un bouquet de fleurs et les billets d’avion pour un voyage à Barcelone en amoureux. Jamais auparavant il n’aurait pris ce genre d’initiative.

– Effectivement ! Comment se passent vos relations avec les

copains, les copines, les amoureuses ?

Victor lui reparle de la fête qu'il a organisée pour son départ, des amis qui lui sont restés fidèles, de l'émotion de les quitter, même si l'aventure qui se profile au sein de la ferme école le booste beaucoup.

– Je suis célibataire. Lorène prolonge son séjour au Vietnam et nous avons convenu d'un commun accord d'interrompre notre liaison. Étant sur le départ, j'ai décidé de ne pas m'engager dans une nouvelle relation amoureuse. Eh oui ! Je suis maintenant capable d'affronter mes nuits seul, sans beuh, ni alcool, ni médoc, ni Internet, si c'est ça que vous voulez savoir !

– Oui, ça m'intéresse d'apprendre ça !

– Mes nuits sont plus cool. Les fantômes ne se montrent qu'exceptionnellement dans mes cauchemars et ne viennent plus me tarabuster les orteils. Quand mes journées sont charrettes, comme c'est le cas avec mon déménagement, j'ai besoin de me retrouver seul. Je rentre alors dans ma bulle, allume les bougies odorantes, mets la musique et me plonge dans une B.D. ou un bon bouquin. J'ai acquis de la maturité, gagné en zénitude et tous ceux qui m'entourent le constatent.

– Je confirme ! Comment pensez-vous la suite de la thérapie ?

– Je pense que je n'ai plus besoin d'un suivi régulier. Depuis cette année, je vais vraiment mieux. Si un jour j'ai à nouveau le seum, je sais que je peux reprendre contact avec vous.

– Je suis à votre disposition, même au téléphone, le rassure le médecin qui ne lâche pas encore son interrogatoire. Si vous aviez à faire le bilan de vos soins, poursuit-il, quels ont été les moments-clés de votre guérison ?

La question prend Victor au dépourvu. Il a besoin de temps pour mettre de l'ordre dans ses idées.

– Il y a quelques mois, je vous aurais répondu : je ne sais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le courage de le faire. Mais quelques femmes rédigeaient leur confession comme pour expier leur faute. Je ne veux pas susciter de faux espoirs, mais nous pouvons nous en assurer.

La vieille qui a compris où son acolyte veut en venir, trotte jusqu'au fond de la salle où des casiers métalliques sont accolés au mur. Elle ouvre énergiquement les tiroirs. Ils n'ont pas de difficulté à localiser l'année qui les intéresse. Chaque fiche signalétique est attachée à une grande enveloppe en papier kraft, scellée par un sceau de cire, marqué du sigle de l'orphelinat. Fébrile, le vieil homme pousse Mathis sans ménagement. Tous les deux, penchés sur le tiroir, lui en interdisent l'accès. Ils font défiler une à une les enveloppes avec une lenteur intolérable, lisant à voix haute chacune des étiquettes. Soudain, les deux vieux s'écrient à l'unisson :

Nous l'avons !

« Joséphine Bonlouis 1916... » Plus d'un siècle les sépare de la lettre. Le vieil homme sort son laguiole. Le cachet de cire durci par le temps rompt difficilement. Il en extrait cinq pages d'une belle écriture manuscrite et sans ratures.

Je m'appelle Zulmée Lepuech, née Thulliet.

J'ai eu six mois pour réfléchir à ma confession et décider de la glisser dans la grande enveloppe marron, avant de la remettre définitivement à la mère supérieure de l'orphelinat. J'ai longuement mûri ma décision de laisser trace de mon secret pour la postérité. La croix que je porte est si lourde, la culpabilité qui me ronge si corrosive, que j'espère apaiser un peu mes tourments par cet acte.

Aussi je remercie la mère supérieure pour la faveur qu'elle m'a fait d'accepter de mettre sous scellés ma confession écrite. C'est de ma seule initiative, enfermée dans l'isoloir de l'orphelinat et penchée sur l'écritoire, que je rédige le drame

d'une vie aux conséquences incalculables. Quand j'aurai glissé ma lettre et cacheté l'enveloppe à la cire rouge marquée du sceau de « l'Institut des jeunes filles de l'enfant Jésus », j'aurai usé de mon droit au remords comme on jette désespérément une bouteille à la mer. Je sais que la vérité ne sera probablement jamais révélée, ou alors dans de nombreuses années, quand l'eau aura coulé sous les ponts et que le drame sera tombé dans l'oubli. Mais écrire cette histoire soulage ma conscience. Peut-être me sentirai-je plus légère lors du Jugement dernier...

Je suis originaire du village de Roquefort, où ma famille est établie depuis quatre générations. Je suis née le 6 octobre 1892 et j'ai scellé mon mariage le jour de mes 21 ans avec Alphonse Lepuech, un veuf qui a l'âge d'être mon père. Le mariage a été arrangé par nos familles. Alphonse Lepuech est un riche propriétaire terrien qui possède la majeure partie des terres où prolifèrent les brebis qui fournissent le lait pour la fabrication du roquefort. Pour intégrer la coopérative, ma famille, qui fait l'affinage du fromage depuis plusieurs générations, avait besoin d'une alliance sûre avec un producteur influent. Après avoir vécu une enfance heureuse entre les caves d'affinage et le plateau du Larzac, j'ai quitté ma famille pour m'unir à Alphonse Lepuech et m'installer, deux ans avant le début de la guerre, dans le château de Castelnau, qui appartient à sa famille. Mon fils, Charles-Édouard, est né un an après mon mariage. Mon époux règne sur les troisièmes terres les plus étendues de France. À vol d'oiseau, Castelnau est à dix kilomètres de Roquefort, mais à deux jours de marche par les routes escarpées qui passent par Saint-Rome-de-Tarn et Saint-Affrique. Autant dire une expédition pour moi qui n'ai jamais appris à monter à cheval et ne suis pas aventurière. Les voies romaines, étroites et mal pavées, sont les seuls liens qui relient les villages entre eux : Monjaux, qui domine le Tarn,

Roquetaillade la glaciale, Saint-Beauzely arrosé par la Muze.

Le village, les villageois, le château, les terres, tout m'est étranger. Je n'ose dire hostile. Mais, sans amour pour son conjoint, et si loin de ceux qu'on aime, peut-on apprécier ce qui nous entoure ? Alphonse Lepuech n'en finit pas de m'impressionner. C'est un colosse aux bras démesurés, aux mains énormes. Quand il se met en colère, sa voix rocailleuse roule jusqu'à Roquetaillade. Je le pressentais intransigeant ; je le sais maintenant cruel et despotique. Il tient ses sujets sous sa bannière comme les seigneurs à l'époque féodale.

Un malheur n'arrivant jamais seul, voilà plus de deux ans que la guerre fait rage. Les troupes ennemies ont envahi le nord de la France par la Belgique. Les réfugiés qui viennent de là-bas nous en dressent un tableau apocalyptique. Une jeune femme est arrivée avec un homme qui boite. Sophie Jacquemin et Maturin Blondeel. Ils ont cinq enfants, dont deux étaient encore nourrissons. La jeune femme habillée en guenilles ressemblait à un petit oiseau effrayé. Elle était si jeune au milieu de cette marmaille et pourtant si belle !

Maturin Blondeel, que mon mari avait pris comme palefrenier, s'affairait auprès de la jeune réfugiée. Ils n'étaient pas mariés. Ils avaient uni leurs malheurs pour affronter les chemins de l'exode. Maturin Blondeel est veuf. Il est le père de trois des enfants. Sophie Jacquemin aussi est veuve. Elle est la mère des deux autres.

La nuit précédant le drame, la neige était tombée silencieuse. Au moins vingt centimètres recouvraient le Levézou. Elle avait cessé de tomber au petit matin, et les lourds nuages restaient accrochés sur les hauteurs de Bouloc. La neige et le froid avaient neutralisé les bruits et les odeurs du village et de la campagne environnante. Dans ce silence mortuaire, les cris de Maturin Blondeel m'avaient tirée de ma

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

internet, et la création de nos avatars, notre société offre un libre-service toujours plus immédiat et permanent, qui maintient la confusion entre les besoins et les désirs. Tout est consommable, sans limite, ni différé. Saturés de tout, nous ne discriminons plus nos vrais besoins, et nous ne tolérons plus la frustration, ni le manque. Cette évolution vers une société de la « toxicomanie » se décline aussi au plan familial, dans la relation addictive qui s'établit entre parents et enfants, et au plan psychopathologique où les comorbidités entre dépression, troubles anxieux, troubles de la personnalité, psychose et addiction sont de plus en plus fréquentes. Cette dérive addictive est la conséquence d'une quête forcenée d'hédonisme de la société occidentale : se protéger de tout, ne manquer de rien, combler les besoins, anticiper les désirs, réduire à zéro les risques plutôt que d'apprendre à les gérer, tels sont ses leitmotifs. C'est donc sur ce terreau que naissent les addictions, dont le spectre continue à se déployer. À ce jour, la communauté scientifique reconnaît :

- Les addictions aux produits licites (alcool, tabac, médicaments psychotropes...)
- Les addictions aux produits illicites (cannabis, héroïne, cocaïne, hallucinogènes, drogues de synthèse...)
- Les addictions sans produit (troubles des conduites alimentaires, jeu pathologique, achats compulsifs, sport...)
- Les cyberaddictions (jeux vidéo, jeux d'argent en ligne, chat, cybersexe...)

Certains individus sont plus vulnérables que d'autres aux addictions

Les addictions sont la résultante de l'interaction entre trois catégories de facteurs, à savoir :

- Les facteurs liés au produit ou à l'activité addictogène.
- Les facteurs liés à l'environnement.
- Les facteurs individuels.

Certains produits ou certaines activités ont des pouvoirs accrocheurs bien plus importants que d'autres. Le crack, pourtant proche chimiquement de la cocaïne, crée des dépendances fulgurantes. Le tabac, à cause de la nicotine qu'il contient, est plus addictif que l'alcool, le poker en ligne que le poker en présentiel, les sites de rencontres que les jeux en réseau...

Les modes d'administration jouent aussi un rôle important dans l'accrochage au produit ; ainsi l'héroïne en fixe (intraveineuse) induit-elle beaucoup plus rapidement une dépendance que l'inhalation de sa fumée.

Les facteurs liés à l'environnement sont fonction du niveau d'exposition à un produit ou à une activité dans une société où une microsociété donnée. Il faut savoir que plus les facteurs d'exposition sont élevés, comme par exemple l'alcool en France ou le poker en ligne dans le monde, et moins il est nécessaire d'avoir une forte vulnérabilité pour développer une addiction. On le constate dans l'alcoolisme d'entraînement. À l'inverse, lorsque l'exposition est faible, ce qui est vrai pour l'héroïne, on retrouvera d'importants facteurs de vulnérabilité tels que des troubles psychiatriques ou une grande précarité sociale.

Les facteurs individuels de vulnérabilité et de résistance d'un individu dépendent de facteurs génétiques (par exemple les femmes sont plus vulnérables à l'alcool que les hommes), de facteurs biologiques, en fonction par exemple de la taille, du poids, de l'équipement enzymatique de chaque individu, de facteurs psychologiques comme le stress, l'anxiété, les

difficultés de vie, et de facteurs psychiatriques comme les névroses, les psychoses, la dépression, les troubles de la personnalité.

L'insécurité de base et les procédés auto-calmants : un dénominateur commun à toutes les addictions

L'histoire de Victor témoigne depuis sa naissance de son incapacité à se sentir bien et à se procurer du bien-être lorsqu'il est seul. Ses terreurs nocturnes dans la demeure familiale, son sentiment d'abandon dès lors qu'il se retrouve seul dans sa chambre d'étudiant, sa tentative de suicide ou les scarifications qu'il s'inflige lors de ses ruptures amoureuses en sont autant d'illustrations.

Pour échapper à l'angoisse existentielle que lui renvoie sa confrontation à la solitude, Victor s'anesthésie avec le cannabis et l'alcool, mute virtuellement en « Jason », Chaman Cyber Cosmique, respecté du monde d'Azeroth ou se crée son profil – H-éros – à la ressemblance troublante avec Robert Pattinson.

Beaucoup de jeunes patients que nous suivons à l'hôpital sont, comme Victor, dans l'incapacité d'éprouver du bien-être en étant seul. La confrontation réelle de ces jeunes à la solitude génère chez eux des angoisses extrêmes dont rien ne peut se dire, ni se penser. La seule réponse que ces jeunes ont à leur disposition est ce que les psychologues ont appelé les procédés auto-calmants (Cupa D. et al., 2010).

Les procédés auto-calmants consistent à décharger les tensions psychiques par des conduites extrêmes et répétitives, afin de lutter contre cette angoisse d'anéantissement. Cela contraint le sujet à répéter un comportement jusqu'à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Table des matières

Avis au lecteur

1. Les paradis artificiels

2. Sur le chemin de l'enfer

3. « Bad trip »

4. Aïe ! Les parents...

5. La vie à l'hôpital

6. Le bout du tunnel ?

7. Les histoires de famille

8. Le secret de Joséphine Bonlouis

Épilogue

Quelques explications...

De l'usage récréatif à l'addiction

Les représentations que les adultes se font des addictions ne sont pas toujours conformes à la réalité

Certains individus sont plus vulnérables que d'autres aux addictions

L'insécurité de base et les procédés auto-calmands : un dénominateur commun à toutes les addictions

L'expérience de la frustration et les phénomènes transitionnels

Ces traumatismes qui ébranlent chaque fois un peu plus la sécurité de base

L'insécurité de base et les souffrances familiales

Soigner les addictions et les jeunes addicts

Donner du sens à sa vie

Bibliographie

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX

Imprimé en France

1. Encore appelé « alcool défonce » ou « biture express », cela consiste à ingérer le plus vite possible le maximum d'alcool.
2. Un des avatars possibles parmi les personnages du monde d'Azeroth dans le jeu en ligne *World of Warcraft*.
3. Carte.
4. La Horde et l'Alliance sont les deux principales factions en compétition
5. Tu es qui toi ?
6. Salut ; ça va ? J'espère que tu vas bien !
7. Salut, moi je vais bien ! Tranquille ! Tu es où ?
8. Laisse tomber
9. SDT : soins à la demande d'un tiers.
10. *Wesh* vient de l'expression arabe *wessh rak* : « comment vas-tu » et qui signifie aussi « hé ! alors ! salut ! ».
11. Bolosse : synonyme de *loser*, ringard et nul.
12. Bédo : cigarette de haschisch.
13. Erasmus : programme d'échange d'étudiants et d'enseignants entre les universités et les grandes écoles européennes.
14. *Swag* : avoir du style.
15. Extraits du discours de Charles Palant au rassemblement « Résistants d'hier et d'aujourd'hui », Thorens-Glières. 26 et 27 mai 2012.